

*La cinéphilie — Invention d'un regard, histoire d'une culture
1944-1968* Antoine de Baecque Paris : Éditions Fayard, 2004 410
pages

Francine Laurendeau

Number 233, September–October 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48072ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2004). Review of [*La cinéphilie — Invention d'un regard, histoire d'une culture 1944-1968* Antoine de Baecque Paris : Éditions Fayard, 2004 410 pages]. *Séquences*, (233), 16–16.

LA CINÉPHILIE – INVENTION D'UN REGARD, HISTOIRE D'UNE CULTURE 1944-1968

Rappelons qu'Antoine de Baecque a publié une histoire des *Cahiers du cinéma*, des essais sur Andréi Tarkovski, Manoel de Oliveira, la Nouvelle Vague ainsi qu'une indispensable biographie de François Truffaut (avec Serge Toubiana). J'ai été tentée, à première vue, de le chicaner sur son titre trop général, *La cinéphilie*. Car après tout, la France — la culture inventoriée est exclusivement française — n'a pas le monopole de l'amour du cinéma. Je pourrais vous en dire long sur la cinéphilie québécoise... Mais ma réserve s'est rapidement dissipée : la période décrite est l'archétype exemplaire d'une cinéphilie riche, stimulante, provocatrice et féconde.

L'auteur nous fait d'abord revivre le rôle et l'influence d'André Bazin, principal théoricien du cinéma et grand défenseur du rituel de la séance de ciné-club (présentation-projection-discussion). Bazin a su, dès l'immédiat après-guerre, légitimer intellectuellement le cinéma en tant qu'art, imposer ses trois réalisateurs de prédilection — Roberto Rossellini, Orson Welles et Jean Renoir — et fixer les règles du jeu critique à l'intérieur des *Cahiers du cinéma*, revue mythique à laquelle Antoine de Baecque se référera tout au long de son étude.

Une note de mon cru. J'ai participé avec enthousiasme dans mon adolescence à des ciné-clubs dont

les animateurs, membres de la Jeunesse étudiante catholique, officiaient dans les écoles du temps. Rien de plus catholique donc que le ciné-club québécois. Or, la grande autorité, l'historien le plus souvent cité et recommandé par ses animateurs, était Georges Sadoul dont je consultais régulièrement l'Histoire du cinéma et les petits dictionnaires, ignorant que mon « maître » était un surréaliste converti au communisme, un inconditionnel non seulement d'Eisenstein mais du cinéma soviétique. Et j'ai compris rétrospectivement en lisant de Baecque pourquoi, dans le cinéma américain, Sadoul préférait nettement le cinéma social de John Ford à la comédie musicale... Le chapitre « Georges Sadoul, les Lettres françaises et le cinéma stalinien en France (1944-1968) » est particulièrement éclairant sur l'évolution de cet intellectuel sincère qui finit par se rallier aux films de la Nouvelle Vague et qui fut le fondateur, en 1962, de la Semaine de la Critique au Festival de Cannes.

« On a peine aujourd'hui à imaginer dans quelle indifférence fut accueillie l'œuvre d'Alfred Hitchcock en France au sortir de la guerre », rappelle de Baecque. L'américanophilie des cinéphiles, plus particulièrement des « jeunes turcs » des *Cahiers du cinéma*, allait bientôt introduire de nouveaux auteurs au premier rang desquels on retrouve Hitchcock et Hawks. Au début des années 1950, la nouvelle critique soutenait que « le fond d'un film, c'est sa forme ». Entre revues, la polémique battait son plein. Par la voix d'Ado Kyrou, la revue *Positif* traitait Hitchcock de fasciste. C'est François Truffaut qui va imposer la reconnaissance définitive du réalisateur de *Vertigo*. Publiés en 1966, ses entretiens demeurent un irremplaçable fil conducteur à travers l'œuvre de Hitchcock et un passionnant dialogue entre deux créateurs.

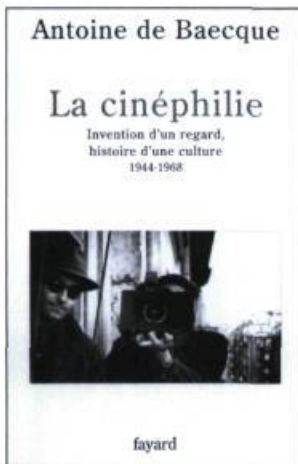
Il fallait revenir sur le célèbre article du même Truffaut publié en janvier 1954 dans les *Cahiers du cinéma*, article singulier qui voulait signer l'arrêt de mort d'un certain cinéma hexagonal « classique » (celui des scénaristes Jean Aurenche et

Pierre Bost et de cinéastes comme Jean Delannoy, Claude Autant-Lara, Christian-Jacques...) en même temps que l'acte de naissance de la Nouvelle Vague. Dans le chapitre intitulé « Comment François Truffaut a écrit « Une certaine tendance du cinéma français » (1950-1958) », l'auteur reprend et étaye ce qu'il révélait en 1996 dans sa biographie de Truffaut sur ce qu'il faut bien appeler la goujaterie et la malhonnêteté déployées auprès de Bost par le réalisateur des *Quatre Cents Coups*.

La suite nous entrainera vers de nouvelles aventures, comme la sanglante polémique autour de Sam Fuller (« La morale est affaire de travellings »), l'érotomanie cinéophile ou la passion du cinéma née du désir de la « femme cinématographique » (« Amour des femmes, amour du cinéma ») et surtout ces critiques amoureux du cinéma que furent Roger Tailleur, Bernard Dort, Serge Daney, écrivains méconnus qu'on aimerait relire. Enfin les chapitres « Le passage au moderne » (Comment les *Cahiers du cinéma* ont fait vaciller la cinéphilie) et « Sortir de la cinéphilie » (de *La Religieuse* à l'affaire Langlois, la découverte de la politique) nous mèneront à Mai 68, à l'engagement politique, à la fragmentation des publics et des genres aussi bien qu'à la domination de la télévision. Exit la cinéphilie.

Un livre essentiel et captivant.

Francine Laurendeau



La cinéphilie – Invention d'un regard, histoire d'une culture 1944-1968

Antoine de Baecque

Paris : Éditions Fayard, 2004

410 pages

FRITZ LANG – LE MEURTRE ET LA LOI

Membre du comité de rédaction de la revue de cinéma *Positif*, Michel Ciment est surtout reconnu pour ses nombreux ouvrages, dont l'incontournable *Kubrick* (Calmann-Levy, 1980-1999). Il nous propose cette fois un regard sur la vie et la carrière du cinéaste allemand Fritz Lang dans ce titre de la volumineuse collection de livres de poche Découvertes Gallimard.

Après un premier chapitre consacré à la jeunesse de Lang, Ciment décortiquera l'œuvre du cinéaste dans les trois chapitres suivants. Il